

L'ESArticle

**LE JOURNAL ÉTUDIANT DE L'ESA BUSINESS SCHOOL.
« TOUT SE DÉROULE DANS L'ESArticle. »**

L'ÉDITORIAL

AU PIED DE LA LETTRE

Par Frédéric Picard, rédacteur en chef de Le Figaro

« Un seul être vous manque et tout est dépeuplé... » disait Lamartine. Depuis peu, nous pourrions « covider » les mots du célèbre écrivain en disant : « Un seul verbe vous arrive et tout est dépeuplé... ». En effet, que dit le dictionnaire Larousse de « confiner » ... ce verbe transitif venu percuter notre quotidien ? « Forcer à rester dans un espace limité. » Taratata. Halte au feu. Je m'insurge. Me révolutionne. Le verbe confiner, au contraire, est une aubaine. Le verbe confiner est même une ouverture. Un appel à renouer. À se retrouver. Très étonnement, je prends conscience que contre toute attente, depuis que je ne suis plus libre de mes déplacements, je me sens en réalité beaucoup plus libre de bouger. Pire, je vagabonde dans ma tête comme jamais. Chaque jour qui passe me transcende pour gonfler les voiles de mes envies et entreprendre une merveilleuse traversée du temps retrouvé. 15, 30 ou 45 jours, peu m'importe la durée du voyage. Je prends le temps... Enfin, égoïstement je prends mon temps pour entendre et plus simplement écouter. Pour regarder et pas seulement voir. Pour humer et pas vaguement sentir. J'hume la vie. Me délecte de tout ou presque. Cette expérience proustienne, m'enchant. Je n'azerty plus frénétiquement. Devant ma feuille blanche, là, maintenant, au cœur de Paris, suis-je « forcé à rester enfermé dans un espace limité ? » Non. Je n'ai pas la sensation d'être confiné dans mon 21x29,7cm. La page blanche ne me fait pas broyer du noir. Je retrouve même l'odeur du papier. Mes carnets et mes stylos. Au pied de la lettre, je réapprends le plaisir d'écrire à la main. De pleins en déliés je glisse sur chaque minuscule... et je me réjouis en capitale. Quel bonheur de prendre la plume et de m'envoler jusqu'à vos yeux... pour ce premier numéro de L'ESArticle. Félicitations à toutes et tous d'avoir réuni cette belle énergie pour concevoir ce journal. Plus que jamais la liberté est dans le verbe... et ce premier numéro en est la preuve. Et comme je sais la difficulté d'informer ses contemporains, je tiens à féliciter chaleureusement le comité éditorial et tous ceux qui ont participé à cette aventure. Un immense bravo à tous et un merci façonné d'émotion de m'avoir offert cet espace pour que mes voyelles et consonnes s'ébrouent, jouent à saute-moutons et se chamaillent dans un grand éclat de vie.



Sketch de l'édifice de La Villa Rose, par la rédactrice en chef de L'ESArticle. (Voir article page 9)

RUBRIQUES PROPOSÉES

ACTUALITÉ

2020 : l'espoir
illusoire ?

Page 3

INTERVIEW

« Par magie on se retrouve là
où on a envie d'être. »

Page 8

INSTANCES

Smart ESA announces its new
programs

Page 6

CULTURE

Wassily Kandinsky
à l'ESA ?

Page 13

CAMPUS

LE MOT D'OUVERTURE DU DIRECTEUR GÉNÉRAL DE L'ESA

Par Maxence Duault

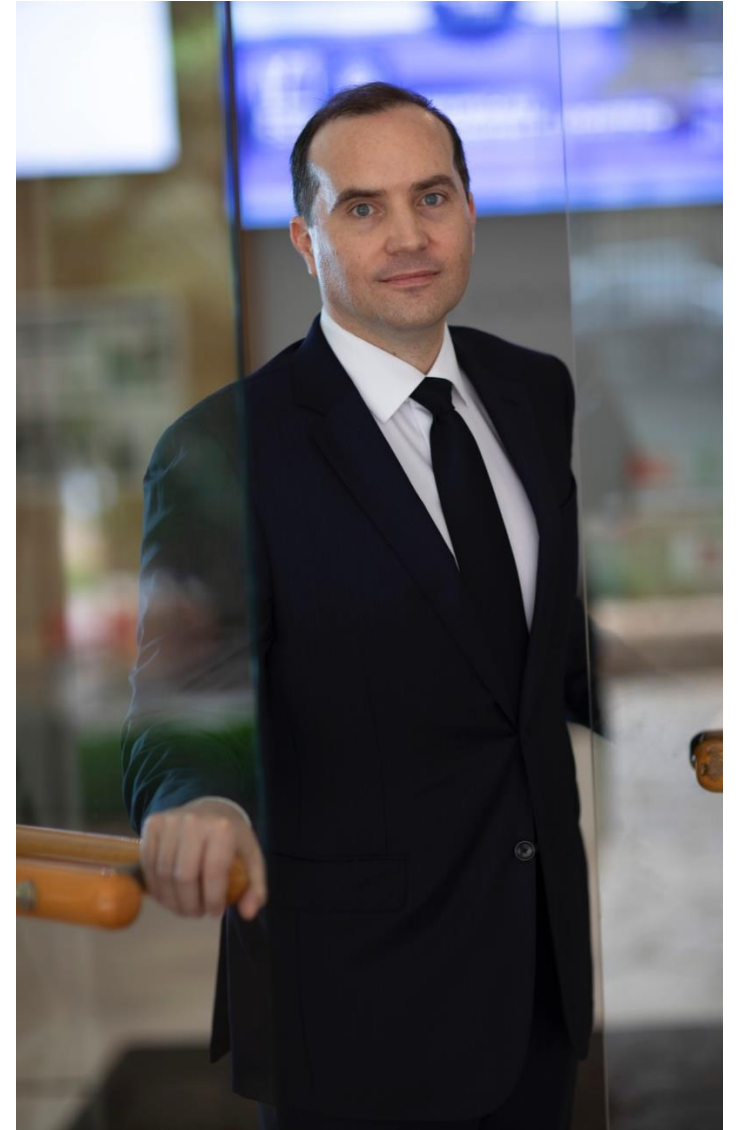
Chers lecteurs, chers étudiants,

En ce début d'année 2020, le pays du cèdre vit au rythme des crises exceptionnelles qui bousculent le quotidien des Libanais, des étudiants et des professeurs de l'ESA, et qui mettent au défi notre sens du collectif et notre capacité d'adaptation. Aux crises politique, économique et bancaire de ces derniers mois s'ajoutent aujourd'hui une pandémie et un confinement d'ampleur mondiale. Beaucoup d'enseignements seront à tirer de ces événements, dans quelques mois ou dans quelques années, mais les priorités pour le moment sont celles du courage et de la combativité. Un état d'esprit qui caractérise sans aucun doute l'équipe du journal l'ESArticle et sa décision, dans un contexte difficile, de redoubler d'effort, de dynamisme et de motivation pour nous offrir leur premier numéro.

C'est donc avec fierté que j'ai accepté d'introduire cette édition, en espérant qu'elle vous plaira et qu'elle saura agrémenter vos journées passées à la maison. Au programme, un article phare sur la journée de la femme, des interviews, des réflexions sur le Covid-19 ou sur le marché de l'art, et enfin la présentation de tableaux de l'ESA et de certaines de nos activités parfois mal connues du grand public.

Merci à toute l'équipe de l'ESArticle aux rédacteurs, aux professeurs qui ont accepté de se prêter au jeu des interviews, et aux membres de l'équipe ESA qui ont soutenu ce projet ! Je vous souhaite à tous une bonne découverte et vous retrouve au prochain numéro, pour un entretien organisé par l'équipe de rédacteurs.

Excellente lecture,

CO-SIGNÉ ENTRE DEUX INSTITUTIONS, UN NOUVEAU MASTER VOIT LE JOUR

Par Sarah-Maria Matta, étudiante en BBA05



Photo prise le mardi 3 mars 2020 à l'ESA lors de la signature du nouveau Master International Affairs and Diplomacy

L'ESA crée un nouveau Master en *International Affairs and Diplomacy* en partenariat avec l'UNITAR (l'agence de l'ONU pour la recherche et la formation). Ce programme comprendra un semestre de cours menés par des professeurs de l'UNITAR et des professeurs du réseau de l'ESA, puis, les étudiants auront l'opportunité d'effectuer un semestre de stage dans une des agences de l'ONU. La signature de ce master s'est déroulé le mardi 3 mars 2020 sur le campus de l'ESA, en présence de Maxence Duault, directeur général de l'ESA, et de Rabih El-Haddad, directeur de la Division pour la Diplomatie Multilatérale de l'UNITAR, ainsi que des étudiants de l'ESA. Le lancement de ce nouveau master est prévu en septembre 2020.

ACTUALITÉ

2020 : L'ESPOIR ILLUSOIRE ?*Par Olivio Bugosen, étudiant en BBA04*

Tous imaginaient 2020 comme une année charnière sur plusieurs plans. Beaucoup parlaient ainsi de « nouvelle décennie », marquant la prise de pouvoir des « milléniaux ».

« L'avenir nous tourmente, le passé nous retient et c'est pour ça que le présent nous échappe. » - G. Flaubert

On espérait enfin de vrais changements.

Prenons l'exemple du réchauffement climatique, où l'on croyait avoir été témoin d'une vraie prise de conscience des gouvernements grâce à l'ascension fulgurante de Greta Thunberg, devenue figure de proue d'un mouvement désormais universel. En parallèle, plusieurs voyaient d'un bon œil la montée en puissance des énergies vertes notamment à travers les exploits d'Elon Musk et de Tesla à Wall Street. De même, nombreux ont espéré de vrais changements politiques, économiques et sociaux, un peu partout dans le monde, et cela s'est vu par la série de « révolutions » déclenchée en 2019, que ça soit au Chili, à Hong Kong, en Iraq et évidemment au Liban. Finalement, ce n'est un secret pour personne : « espérer » n'a rien de nouveau. L'Homme, avec un grand H, a toujours su inventer, imaginer et espérer. Depuis la nuit des temps, il espère vivre solennellement dans un monde sans guerres, sans famines, sans religions, et sans frontières. Et malgré toutes ces allures utopiques et fantaisistes, très peu de personnes peuvent nier le fait que « l'espoir fait vivre ».



Source : Archillect

Pourtant, tôt ou tard, on finit par se demander : qu'en est-il vraiment de ce proverbe ?

Personnellement, même si je deviens de moins en moins adepte de cette citation, je ne nie pas l'impact qu'ont l'espoir et l'imagination dans nos vies. Toutefois, si je vous demandais de revenir en arrière, et cela pas plus tard qu'à cet été, rien ne laissait envisager un tel début d'année - quasi-apocalyptique - à l'échelle du Liban d'abord, et de la planète en second lieu. Personne (à part les masochistes peut-être), ne rêvait ou même n'espérait, un tel début de décennie. Effectivement, on aura, pendant ces derniers mois, tout vu (ou presque) : des incendies meurtriers en Australie, des conflits violents au Moyen-Orient dont l'assassinat contesté de Souleimani, le mois de janvier enregistré comme étant « le plus chaud de l'histoire », la mort de Kobe Bryant, la mise en application du Brexit, la dépréciation éclatante de la livre libanaise et la désormais pandémie du coronavirus.

Cependant, même si cela paraît insensé, je refuse et je condamne toute approche pessimiste. Et cela coûte que coûte : à l'heure où le monde entier se bat afin de persuader l'autre que le verre est à moitié vide ou à moitié plein, mon approche serait de dire que le verre peut être « rempli ».

J'entends par là qu'une nouvelle décennie ou une nouvelle année n'apportera rien de bon si on ne s'investit pas dans nos objectifs et nos résolutions, bien évidemment vitaux à nos rêves et espoirs. Rien ne change si on ne change rien. Et même dans de tels moments, si délétères et chaotiques, où l'avenir peut paraître si sombre, il est fondamental de prendre du recul et de relativiser, pour pouvoir mieux rebondir. Il ne faut pas se laisser aspirer par cette spirale insignifiante strictement plongée dans la négativité. Il faut éviter d'entrer dans ce cercle vicieux infernal où la grande majorité, hélas, se noie, s'estimant capable de prévoir le futur et cela en se basant ardemment sur leurs espérances –majoritairement trompeuses- pour l'avenir...

Enfin, dans toute cette grisaille, il me paraissait nécessaire de remercier toute l'équipe du journal : sa création est une initiative que je considère comme une vraie lueur en ce début d'année décidément bien morose, à tous les niveaux.

« L'avenir nous tourmente, le passé nous retient et c'est pour ça que le présent nous échappe. » - G. Flaubert

Pour conclure, j'ai cité en début de chronique Gustave Flaubert, pilier de la littérature française, auteur de référence en matière de réalisme et analyste hors-pair des comportements de la société humaine à travers ses œuvres. Ce-dernier a résumé en une phrase le message que je désirais faire passer. Pour finir, chers lecteurs, je tiens à souhaiter à chacun d'entre vous une excellente lecture de notre désormais journal, en vous souhaitant aussi un début de décennie 2020 sans pareil ; en espérant, là-encore, une remarquable vraie fusion entre votre imagination et vos objectifs et ce afin de les accomplir prodigieusement.

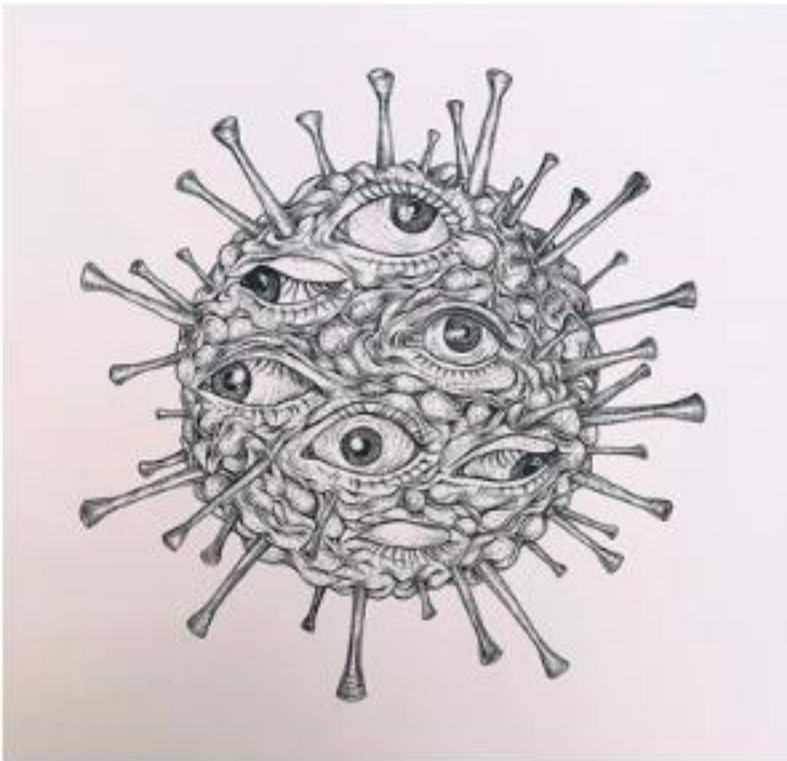
ACTUALITÉ

COVID-19, A NATIONAL CONCERN

By Karen Bachour and Lana El Amine, BBA04 students

For the past month, the world has been facing global lockdown amid what has now become the COVID-19 pandemic, typically known as Coronavirus. The virus initially appeared back in December 2019 in Wuhan, a city in central China, and has been spreading all over the world at a dangerous rate, causing panic and shaking the global economy.

The Coronavirus is transmitted from human to human during close contact (touching or shaking hands, for example) and by air, coughing or sneezing. Touching an object or surface with the virus on it, then touching your mouth, nose, or eyes before washing your hands can also spread the virus. Most commonly, symptoms vary from moderate to severe colds accompanied by fever, cough, headache, sore throat and difficulty breathing. In addition, elderly people and people with pre-existing chronic illnesses seem more vulnerable to complications. At this stage, there is no vaccine nor a specific treatment yet, although research is in progress. The treatment is therefore essentially symptomatic, similar to the treatment applied to lower the temperature, to treat a cough, or to remedy respiratory problems.



“It’s watching you”, illustration by artist Karen Klink.

Due to the virus’s fast and increasing propagation, the Lebanese government has decided to close gyms, nightclubs, and shopping malls, as well as the imperative suspension of schools and universities, encouraging them to implement virtual learning.

In accordance with the decision of the Minister of education, ESA has suspended all of its programs until further notice and has started implementing online courses on GoToMeeting. While some lessons are deemed as not-suitable for online learning, most professors are trying to adapt their material to make it more compatible with videoconferences.

Moreover, following a meeting with the ESA team, it was decided that the following measures be taken:

1. On Monday 16 March 2020, the different departments will meet and divide the employees into small teams that will each go to ESA once or twice a week. The teams will rotate their workdays, whereas the ones staying at home will be telecommuting via a shared VPN connection and by using their work laptops.
2. The daily operations will be restricted to only one building or two in order to diminish the resources used. Meanwhile, the larger buildings such as CEDIM, SMART ESA, and the gym will be on lockdown.
3. ESA will identify a specific schedule for students who want to access the campus to pay their tuition fees.

The Lebanese government has also urged its citizens to remain in their homes and limit their outings to emergencies only. The urgency now is to curb the pandemic, which is why it is important to take certain precautions in our homes in order to protect ourselves and the ones around us. These measures are quite simple, but they are nonetheless necessary in order to protect our community. The COVID-19 virus might not be lethal to most of us. However, we are all in contact with vulnerable people.

Moreover, our country doesn’t have the financial or medical capabilities China has. The only way Lebanon can overcome this virus is by not letting it spread in the first place. Statistics show that by 20 April 2020, we could have as high as 28000 cases of coronavirus, or as low as 330. It all depends on how we act when faced with this pandemic.

So no, don’t panic. Don’t run to supermarkets and start hoarding supplies as if you’re preparing for the apocalypse. Don’t be selfish in these stressful times and take only what you need. Be careful, you’re not weak if you look out for your loved ones. Be responsible, stay safe and stay at home.

#خليك_بالبيت



“Just feel the chemistry... no touching for now.” Illustration by graphic designer Najat Kibbi.

RENCONTRE

IMMERSION DANS LE MONDE DES ENTREPRISES

Rencontre avec Daniel Boitaud, professeur agrégé de gestion et créateur du simulateur de Business Games, « Arkhé ».

Par Majd Nasser et Sarah-Maria Matta, étudiants en BBA05

Daniel Boitaud a conçu plusieurs dizaines de jeux d'entreprises. D'abord cavalier seul de l'écriture du modèle à la programmation, il a aujourd'hui rassemblé une équipe passionnée. Considérant que **gérer c'est agir**, il a contribué à développer la pédagogie par l'action. Il anime des *Business games* en France et à l'étranger face à des publics d'étudiants ou de cadres d'entreprises.

Lors d'un séminaire donné aux étudiants de la troisième promotion du Bachelor en Business Administration (BBA03), nous avons eu la chance de rencontrer Daniel Boitaud, fondateur de la société « Arkhé ». Il nous parle de la création de sa société.

Tout a commencé par des études à l'École Normale Supérieure de Cachan. Le cursus accordait alors une place privilégiée aux mathématiques appliquées et notamment à la recherche opérationnelle. À la sortie de l'école, certains jeunes professeurs, ressentaient le besoin de mettre à l'épreuve des faits leurs connaissances théoriques.

Ils étaient experts en « Techniques Economiques de Gestion », l'intitulé de l'agrégation préparée dans le cadre de l'ENS de Cachan.

Daniel Boitaud réfléchit alors avec des amis : comment enseigner la gestion pour susciter des vocations d'entrepreneurs ? Sa conclusion a été : « La gestion ça ne se raconte pas, ça se fait ». Enseigner la gestion c'est enseigner à agir.

Dès sa première année d'enseignement, il se lance dans la création de « simulations de gestion ». Il crée l'association Arché (devenue aujourd'hui l'entreprise Arkhé).

Il développe des *Business games* souvent conçus dans une optique de pédagogie transversale. Les modèles B2B (Business to business) ou B2C (Business to consumer) accompagnent les étudiants qui vivent une véritable expérience en entreprise ... virtuelle.

Le *Business game* est-ce la réalité ? La réponse provocatrice de Daniel Boitaud est « non et c'est heureux ». Comme un simulateur de vol pour les pilotes, le *Business game* doit être plus efficace que la réalité, il concentre beaucoup de situations, d'événements, de problèmes, en un temps très réduit pour accélérer l'acquisition d'une expérience et préparer aux problématiques de la vraie vie.

Le séminaire des BBA a constitué cinq jours d'immersion dans une entreprise virtuelle, couvrant l'ensemble des fonctions d'une entreprise. Pour Daniel Boitaud, « il n'y a pas de bons spécialistes qui ne soient pas bons généralistes », pour être spécialiste, il faut avoir une bonne base généraliste.



Un Business game, c'est quoi ?

Un jeu d'entreprise ou *Business game* ou simulateur pédagogique de gestion d'une entreprise, est une sorte de concours, où s'affrontent plusieurs groupes d'étudiants issus de différentes facultés et filières. Un affrontement a lieu entre les équipes afin de vendre leurs produits, en fonction de différents facteurs : qualité, prix, niveau de la production, achat de machines, R&D, embauche des salariés etc.

Quelle est l'origine de l'appellation « Arché » ?

Arché, convenait tout à fait pour une association pour la recherche, reprenant les deux significations du préfixe : commencement ou création et aussi modèles comme dans archétype.

Pour lui, l'enseignement de la gestion, c'est « la transmission d'une expérience », associant la théorie et la pratique. Comme disait Kurt Lewin, « Il n'y a rien de plus pratique qu'une bonne théorie ». Ce sont aussi les relations humaines : travail en groupe, organisation du travail, résistance au stress, confrontation des idées, négociations. Pour lui, une des qualités essentielles, c'est l'agilité : c'est savoir prendre du recul, pouvoir se remettre en question et rebondir quand il faut.

Essayez vous-même... !

Daniel Boitaud poursuit aujourd'hui sa recherche constante de faire naître l'envie de créer sa propre entreprise. Le dernier né des Business games : Kréafirm, se décompose en deux phases de jeu. La première phase permet l'élaboration d'un projet de création d'entreprise. La deuxième phase permet de mettre en œuvre le projet grâce à la simulation en univers concurrentiel.

À L'ESA

SMART ESA ANNOUNCES ITS NEW PROGRAMS

Par Majd Nasser, étudiant en BBA05

In 2017, with the support of the French Embassy in Beirut, as well as the Central Bank of Lebanon (BDL), ESA Business School founded Smart ESA, with the main goal to encourage Lebanese talents to stay in Lebanon and pursue their entrepreneurial journey and to create jobs for the Lebanese youth. It has now partnerships with esteemed institutions such as the CMA CGM, ESSEC Ventures, Paris and Co, Incubateur HEC, and PLUG AND PLAY in the Silicon Valley.

Smart ESA has mainly 4 programs, that are geared towards entrepreneurs at all stages of their business.

1. The Ad-Hoc Program (on-going applications) is dedicated to **any type of startup**- from technology related to non-technology - **within any stage**, to try the co-working space.
2. The Create Program (Every October) is aimed to help and direct **early-stage startups with an idea**, looking to venture into the world of entrepreneurship, and develop their business plan.
3. The Build & Boost Programs (Every April) are two programs meant for startups developing their **MVP, or that have early traction**.
4. The Grow Program (Every September) is a tailor-made program for **established startups with international capacity**, looking to scale up. It starts off in Smart ESA as a quick, 1-month Boot-camp. After completing it, selected start-ups will be chosen to head over to Silicon Valley or Paris, for a 3-month stay in the offices of partnered accelerators, where they'll be able to expand their networks and look for investments while scaling up their start-ups.

More information can be found on Smart ESA's website: <https://www.smart-esa.com/>

SMART ESA

During an event in February, Smart ESA announced the launch of ESA invest. ESA Invest is an entity set up by ESA Business School, to provide investments and funding opportunities to the next best start-ups. It allows select start-ups to pitch to the investment committee, and potentially get funding. They can also network with industry experts, top management and venture capitalists. In the same line, the Business Matching Platform is an online, user-friendly, and credible platform that links investors with start-ups and SMEs.

L'INSTITUT POUR LA FINANCE ET LA GOUVERNANCE, UN INSTITUT À VOCATION RÉGIONALE

Par Daniel Bou Hamdan et Joseph Darwich, étudiants en BBA05

L'Institut pour la Finance et la Gouvernance (IFG) a été créé à l'initiative de la Banque du Liban à la villa Rose de l'ESA afin de développer un pôle d'expertise de la finance et de la gouvernance au Liban et dans la région MENA. Sa gérance a été confiée à l'ESA, qui s'est imposée depuis 1996 comme un pôle académique de premier plan dans la région. Cet institut a été inauguré le 25 juin 2015 par le gouverneur de la Banque centrale du Liban, SE Monsieur Riad SALAME en présence de Monsieur Stéphane ATTALI Directeur général de l'ESA de l'époque, ainsi que de nombreuses personnalités du monde politique et des affaires. Il est géré par un ancien banquier de la Qatar National Bank, Monsieur Hadi Assaad.

La mission de l'IFG est d'apporter l'expertise en matière de finance et de gouvernance au Moyen Orient et de promouvoir les pratiques de bonne gouvernance dans la région. Parallèlement aux activités de formation et d'échange d'expertise, l'IFG organise des conférences régionales et internationales sur des questions liées au rôle des banques centrales, aux politiques économique et monétaire ainsi qu'aux principes de régulation.

La structure de l'IFG repose sur trois piliers principaux :

- Le centre d'entraînement : propose des ateliers, des cours et des séminaires, pour fournir aux banques de la région une formation continue sur la gouvernance, la banque et la finance.
- Le Think-Tank : il s'agit d'une plateforme d'échange permettant aux régulateurs et décideurs du secteur bancaire de partager leurs expériences et compétences avec des experts internationaux. C'est aussi un centre de recherche et d'analyse dont les résultats d'expertise sont publiés.
- Le centre de gouvernance : il a pour but de sensibiliser à l'importance de la gouvernance d'entreprise.

En terme d'activités, l'IFG a accueilli et organisé jusqu'aujourd'hui plus de 100 événements dont une trentaine ont eu lieu au sein de l'ESA. Aussi, plus de 70 ont été organisés par l'ESA, dont certains en association avec d'autres instituts comme par exemple l'Institut Bassel Fleihan.



Photo prise lors de l'inauguration de l'IFG le jeudi 25 juin 2015.
Source : iloubnan.info

À L'ESA - OPINION

EXCHANGE SEMESTER AT SCIENCE PO : AN OPPORTUNITY FOR STUDENTS OR A BOOST FOR CORPORATE IMAGE ?

By Mark Rahme, BBA04 student

As the beginning of March approaches, so does the deadline for the application of the exchange semester to Sciences Po.

Among the key partnerships ESA has with prestigious universities in France, the Paris Institute of Political Studies, commonly referred to as Sciences Po, is no exception. Third year BBA students have the opportunity to spend an exchange semester at Science Po, thus not only expanding their academic horizon thanks to a political perspective, but also acquiring international experience as well. In fact, the exchange semester gives applicants the choice to study in one of Sciences Po's 7 campuses, each distinct in its location and program. Campuses include Paris, Menton, Le Havre, Poitiers, Nancy, Reims, and Dijon. Moreover, the exchange semester at the Reims campus, as well as the one in Paris, offer certificates. The latter certificates include a focus either on Economics and Business, European Affairs, International Affairs & Strategy, or Journalism & Communication.

"I'm mostly interested in this exchange program because I want to pursue a master's in Business Journalism when I finish my degree at ESA" commented Karen Bachour, a second year BBA student applying for the exchange. "The Journalism & Communication certificate is not the end, but a means for me to better understand the field and is actually a gateway for my masters".

That being said, specific requirements are demanded by the administration to be able to participate in such a program. Generally, a cumulated average of 14/20 in the first and second year is required, as well as an average of 15/20 on courses that include Geopolitics, International Relations, Law, and Communication. In addition, a motivation letter explaining the reasons behind the application is also required.

This year, 10 seats are available for those who wish to apply, but the number may yet increase according to Mrs. Khochmatlian, the Program Manager of the BBA. "We are currently in talks with Science Po to try and negotiate an increase in the number of students who want to apply for this exchange semester" said Mrs. Khochmatlian, during a Q&A with a representative of Science Po.

However, one thing is clear, students who have not met the grading requirements will not be able to participate in this exchange semester. "We want our students to excel at Science Po. The program is a bit tougher than the one here at ESA seeing that the courses are different in the sense that advanced writing skills are required, and the courses are related to politics. That being said, we do not want students to risk not validating a course, especially those interested in going to ESSEC the next semesters, as failing a course will deprive them from getting their double diploma." announced Mrs. Khochmatlian.

"We don't think it is fair at all if you ask us" said a handful of second year BBA students. "Why should the people who have the grades be more advantageous in the selection process? There are many people who are highly motivated to apply for this exchange semester, but do not have the requirements simply because some of the courses they are being obliged to take are not interesting to them, or do not play a role in their vision. For example, why do grades in accounting or finance play a role in the selection to go to Science Po, a politics based learning university? In addition, some people see this exchange semester not as a chance to grow, but an opportunity to leave Lebanon earlier and go to France. Why should these people have the chance to go, and the more passionate for politics stay and lose this great chance to learn? The administration should reconsider the application process. Passionate people are losing the chance of a lifetime because of this policy."

This is yet another dilemma that stirs up debate in the hallways at ESA. Whether the administration is re-considering its policy on the subject is unclear, but one thing is for certain, conflicts of interest always end with the vision of the powerful being imposed.

À LA DÉCOUVERTE DU BUREAU DES ÉTUDIANTS DE L'ESA

Par Nour Assi, étudiante en BBA04

Le Bureau des Étudiants (BDE) est une institution qui fait partie intégrante de l'ESA et fondé par Sabine Habibian, coordinatrice des événements de l'ESA. Entre week-ends d'intégration ou événements associatifs, le BDE diversifie ses activités d'année en année. La dernière initiative en date : l'inauguration des clubs gérés par les étudiants de l'ESA, toutes promotions confondues. Parmi eux nous comptons de nombreux clubs. Chaque club a pour mission de nourrir les centres d'intérêts des étudiants et de mettre leurs propres compétences en pratique. Ceci permettra aux étudiants de s'épanouir en dehors des cours.

La salle du BDE sert également de havre pour les étudiants, un endroit accueillant et familier qui leur permet de se reposer et de se ressourcer. Cette salle se trouve dans le couloir de l'étage principal est équipée d'un canapé, d'une Playstation connectée à écran plat et d'une machine à café pour optimiser le confort des étudiants.

Chaque année, un nouveau conseil du BDE est élu auprès de tous les étudiants du campus. Le conseil est constitué d'au moins 5 membres permanents (président, vice-président, trésorier, communication et secrétaire).

Lors d'une campagne électorale, les étudiants qui se présentent doivent dévoiler leur liste, les événements qu'ils comptent organiser. Les élections sont ensuite tenues et une « cérémonie de passation de pouvoir » se fait entre l'ancien BDE et celui nouvellement élu, et le nouveau conseil devient actif au début de l'année académique suivante.



Sur le campus de l'ESA, des étudiants du BDE du BBA04, le BAR'AKUDA. De bas en haut, et de gauche à droite : Tatiana Lahoud, Maria Abi Aad, Paul Eloi Attali, Karim Bennani, Clara Rayes, Raja Arida, Marina Boutanos.

INTERVIEW

« PAR MAGIE ON SE RETROUVE LÀ OÙ ON A ENVIE D'ÊTRE »

Interview avec Hugues Levecq, directeur du Global BBA de l'ESSEC, mais aussi enseignant de cœur.

Par Pierre Turk et Sarah-Maria Matta, étudiants en BBA05

Nous avons eu la chance de rencontrer Hugues Levecq, dans le cadre d'un séminaire de simulation d'entreprise donné par lui-même aux étudiants de première année de Bachelor (BBA05). Le Bachelor in Business Administration de l'ESA offre deux voies : le BBA de l'ESA en 3 ans, ou le parcours en 4 ans, qui permet d'obtenir un double diplôme de l'ESSEC Global BBA et de l'ESA Global BBA, en effectuant deux ans et demi à l'ESA, et un an et demi à l'ESSEC.



Photo prise à l'ESA lors de la clôture du séminaire avec les étudiants du BBA05

Comment s'est construit votre vie professionnelle ?

Quand j'étais au Lycée, je me posais tant la question de ce que j'allais faire plus tard. Après le bac, j'ai été à l'université Dauphine dans l'optique de faire un master en comptabilité-finances pour avoir les équivalents du diplôme d'expert-comptable à la sortie, mais j'ai compris que je ne serais jamais expert-comptable. En restant à Dauphine, j'ai fait une maîtrise informatique appliquée au son et à l'image : je me suis donc réorienté vers l'informatique. Puis, après avoir travaillé un an, j'ai monté une boîte avec un ami, en France. On développait des applications sur l'ancêtre du Web, le Minitel. Cela a bien marché.

Puis, j'ai rencontré ma femme qui m'a dit qu'elle voulait faire un doctorat aux États-Unis alors que moi j'avais ma boîte en France. Je me suis dit, pourquoi pas ! J'ai vendu la boîte et on a été aux États-Unis. J'ai fait un doctorat en système d'information à New York University. En fait, j'avais toujours eu envie de devenir prof, et mon doctorat m'a mené vers l'enseignement recherche. Je me suis retrouvé finalement à faire ce que j'avais toujours envie de faire, avec la possibilité de faire de la recherche, donc une dimension intellectuelle intéressante.

Voilà comment je me suis retrouvé dans le monde des enseignants chercheurs. J'ai fait cela pendant presque neuf ans ; d'abord à Hong Kong, une année, puis à New York pendant 4-5 ans ; puis je suis retourné en France. Deux ans après, l'ESSEC m'a choisi pour m'occuper des masters spécialisés. J'ai ainsi quitté Reims et j'ai été à l'ESSEC à Paris pendant cinq ans. Mais cela m'a éloigné du métier d'enseignant chercheur ; je me suis retrouvé dans l'administration. Ensuite, on m'a demandé de suivre le Global BBA. Cela fait sept ans que je le fais et j'adore cela.

Et puis, il y a eu cette aventure avec l'ESA. Il y a cinq ans, on a créé le BBA ici avec l'ESSEC. Une histoire pleine de détours, qui m'a emmené là où je voulais. Donc finalement, il faut un peu croire en son étoile et rester assez ouvert. Par magie, on se retrouve là où on a envie d'être.

Puisque cela fait sept ans que vous êtes directeur du BBA à l'ESSEC, quelles sont, à votre avis, la différence entre un étudiant qui fait une école de commerce et un autre qui ne fait pas d'études supérieures ?

Les études vous apprennent de nouvelles choses tous les jours. On peut apprendre sur le terrain mais cela prendra plus de temps. Lorsque vous travaillez, vous avez tendance à faire la même chose tous les jours. Quelqu'un qui a fait des études sait mieux conceptualiser et va réfléchir dans l'optique de prendre un peu de recul pour essayer de construire une solution, en apprenant aussi des théories et des concepts. Quelqu'un qui n'a pas fait des études aura peut-être tendance à réagir directement.

Quelle place la créativité occupe-t-elle au sein des études ?

On peut être créatif sans avoir fait d'études. Mais dans le cadre des études, on découvre des techniques qui favorisent la créativité : on découvre, on apprend, on fait des rencontres, on s'ouvre l'esprit, on devient plus créatif, on a une perspective plus large. Par rapport aux écoles versus les universités : dans les premières, en particulier les écoles de commerce, on a un apprentissage plus orienté vers le groupe, le développement personnel, les *softs skills*, et les présentations ; alors qu'à l'université, on est plus sur du travail collectif, beaucoup moins de présentations, plus d'écrit, beaucoup de lectures. Donc, l'école est plus appliquée, plus dans l'action, un peu comme le *Business Game* que vous avez découvert avec moi ! C'est bien de faire un peu des deux. Certains de mes étudiants vont faire un master d'un an à l'université, et là ils découvrent, en fait, ces différentes façons de faire : il faut plus écrire et lire, alors qu'ils sont plus habitués à agir.

Le partenariat entre l'ESSEC et l'ESA : Comment s'est-il mis en place ? Qu'en pensez-vous ? Et, quelle vision pour le Liban ?

Il s'est mis en place relativement rapidement : comme on me parlait de projets internationaux, on me demande de rencontrer Stéphane Attali. Celui-ci me parle de l'ESA à Beyrouth et souligne la présence de la France au Liban. Il me propose un partenariat dans le cadre d'un BBA. Un an après, il m'appelle et m'annonce que la Gouvernance a accepté de lancer le BBA. Cela commençait à devenir réel, et c'était passionnant de créer un programme. On a construit un accord de double diplôme, la signature a eu lieu en avril et le programme a été lancé dès septembre. La coopération a été intéressante car l'ESSEC a apporté une expérience et une connaissance du BBA à l'ESA, en mettant en place des séminaires pour découvrir ce qu'est une entreprise, très tôt. Puis, il y a le plaisir des étudiants de l'ESA qui viennent dans le programme du BBA, qui amènent une diversité internationale enrichissante. Donc, c'est vraiment un partenariat enrichissant. Personnellement, venir ici est le meilleur moment de l'année : les gens sont accueillants, le pays est magnifique. Quand j'ai le plaisir d'enseigner le *Business Game* ici cela se passe très bien et tout est très agréable, le jury, les entretiens, et l'équipe. C'est mon pays favori.

INTERVIEW

UNE VISION MULTILATÉRALE DU PAYS DES CÈDRES

Rencontre avec Carole André-Dessornes, consultante et chercheuse en géopolitique, et spécialiste des rapports de force au Moyen-Orient.

Par Karen Bachour, Mark Rahme et Olivio Bugosen étudiants en BBA04

Lors du petit-déjeuner du Management du jeudi 20 février 2020 animé par Mme Carole André-Dessornes, consultante et chercheuse en géopolitique, cette dernière fit un tour d'horizon de la situation au Moyen-Orient, notamment celle du Liban : « Un peuple qui revendique la fin d'un confessionnalisme qui nourrit le clientélisme, c'est un chemin long et ardu. La chute d'un régime ayant peut-être été accomplie, le plus dur c'est ce qui vient après. » Elle est ainsi revenue sur les derniers mois de la révolution au Liban, en faisant un parallélisme avec les manifestations en Iran depuis 2017 avec un soulèvement en novembre 2019.



Photo prise lors du petit-déjeuner du management du jeudi 20 février 2020 animé par Carole André-Dessornes sur le thème : Les différentes catégories de rapports de forces au Moyen-Orient : des clés de compréhension indispensables à l'entreprise pour comprendre l'environnement régional ?

Nous avons eu la chance de la rencontrer à l'ESA, dans le cadre d'un séminaire donné aux étudiants du BBA04 sur le thème « Géopolitique du Moyen-Orient ».

Nous lui avons posé quelques questions sur sa vision de la situation au Liban.

Que pensez-vous du confessionnalisme au Liban ? Comment y faire face ?

Le confessionnalisme est une vieille histoire au Liban. Héritage de l'Empire ottoman, il a été accentué avec le mandat et confirmé au fil de l'histoire récente.

Pour le plus grand malheur des Libanais, ce confessionnalisme a favorisé le clientélisme qui lui-même n'a eu de cesse de renforcer ce confessionnalisme ; l'un et l'autre se nourrissant mutuellement et paralysant ainsi la politique libanaise. Sous prétexte de garantir un équilibre des forces, ce confessionnalisme n'a fait qu'exacerber les différences et maintenir des leaders politiques, les mêmes qui sont à l'origine de la guerre civile. La fin de cette guerre les a propulsés à la tête de partis qui se sont appuyés sur les clivages "identitaires" afin de se maintenir en place. Ces leaders sont assurés de leur élection en promettant tel ou tel avantage aux membres de leurs propres clans. Cette situation explique une partie des revendications exprimées par la rue à partir d'octobre 2019.

Quelles peuvent être les débouchés de la révolution du 17 octobre ? Pensez-vous qu'il serait possible, sur le long terme, d'effectuer tous les changements demandés par les manifestants ?

L'explosion de la colère et du mécontentement de la rue est liée à ces quarante années de paralysie, de promesses faites et jamais tenues, d'un système totalement gangréné... de services minimum, que chacun est en droit d'attendre, non assurés. Les manifestations débutées le 17 octobre sont le résultat de tout un système bloqué ! Comme toute révolution, le plus facile est l'explosion qui a abouti à la démission du gouvernement... tout cela est porteur d'espoirs, mais ce n'est que la première phase d'un long cycle qui peut prendre des années. Une révolution n'aboutit jamais à un résultat immédiat. Les secousses sont profondes et le processus de construction sur un système sain peut prendre des années. Concernant le Liban s'ajoute à cela une crise économique et sociale profonde qui n'arrange rien à la situation.

Aux vagues d'euphories et l'espoirs succèdent toujours des phases de profondes déceptions. Les uns s'accrochant coûte que coûte au vieux système par crainte de perdre les privilèges, pour ceux qui en avaient, et pour les autres par peur d'un avenir bien peu rassurant, voir angoissant...Ce sont de vieux réflexes bien naturels : « On a tant souffert, on ne voit pas le bout du tunnel, pourquoi s'acharner à changer un système sans garantie pour notre avenir. » Le chemin va être long et semé d'embûches.

Mais une chose est sûre, il y a l'avant 17 octobre 2019 et l'après. La société est sortie d'un long sommeil, il sera difficile après ce réveil d'accepter de revenir au point de départ...

Un autre problème s'ajoute à la situation que connaît le Liban, il s'agit de l'ingérence étrangère à l'origine d'autres blocages internes. Les pressions internationales (en particulier américaines) subies par l'Irak accentuent l'emprise exercée par la République des mollahs sur le terrain Libanais. Il en est de même en Irak, où là aussi depuis le 1^{er} octobre 2019, le pays est traversé par un sursaut « citoyen » !

Il faut préciser qu'en Iran, la classe politique traverse une grave crise de confiance, suite aux mensonges répétés : l'avion Ukrainien abattu par un missile, la répression en novembre dernier, et le dernier mensonge en date autour du coronavirus...

Pour l'Irak, comme pour le Liban, la jeunesse ne veut plus subir ce confessionnalisme, encore moins la dictature du clientélisme. Mais, pour le cas du Liban, comment faire face à une crise économique grave qui a révélé les failles profondes de tout un système ? Comment envisager son avenir dans un pays aussi fracturé ? L'inquiétude repose sur le fait que beaucoup de Libanais aspirent à se construire en dehors du Liban. Depuis des années on assiste à une fuite de la force vive du Liban mais, depuis décembre dernier, c'est une véritable hémorragie des cerveaux qui gagne tout le pays... Et on le comprend aisément !

Les États-Unis viennent d'annoncer leur intention de sanctionner un certain nombre de ressortissants libanais soupçonnés de liens avec l'Iran via le Hezbollah. Cela va avoir un impact sur l'économie libanaise déjà mis à mal. L'objectif de Washington étant d'étrangler l'économie iranienne et donc d'exercer encore plus de pressions sur le régime des mollahs ; le problème réside dans le fait que cela ne sera pas sans conséquences sur les pays de la région, en particulier le Liban.

Le processus révolutionnaire est un processus long, qui ne répond en rien à la frénésie médiatique qui elle s'exprime sur un temps bref. Ceci ne peut que creuser le fossé entre les attentes de tout un peuple et la réalité qui devient de moins en moins supportable !

Il va falloir s'armer de courage, de patience...ce qui est bien évidemment plus facile à dire quand on n'est pas directement touché par ce qui se passe !

Cela fait onze années que je viens régulièrement au Liban...cela fait onze années que je vois une situation empirer, et en même temps un peuple surmonter comme il peut les aléas tant sur le plan interne que régional. On parle de résilience, certes, mais la résilience c'est la capacité à s'adapter au pire ! Il arrive un moment où il faut peut-être faire table rase du passé pour pouvoir construire quelque chose de nouveau.

Mes espoirs se portent sur la jeunesse...mais à quel prix !

ÉVÈNEMENTS PASSÉS

LE MARCHÉ DE L'ART APRÈS LE 17 OCTOBRE

Par Majd Nasser et Sarah-Maria Matta, étudiants en BBA05

Saleh Barakat, galeriste libanais et spécialiste de l'art moderne et contemporain dans le monde arabe, est une figure majeure du marché de l'art libanais. Il crée en 1991 *Agial Art Gallery* et, en 2016 *Saleh Barakat Gallery*, deux espaces où sont régulièrement organisés expositions et événements culturels.

Il faut l'avouer : le marché de l'art libanais - déjà même avant la révolution du 17 octobre - connaissait des difficultés dues au manque de soutien de l'État libanais. Sans compter qu'aujourd'hui, le nouveau ministère regroupe CULTURE et AGRICULTURE... !



Les artistes libanais, surtout les artistes émergents, sont face à un marché extrêmement difficile. « Au vu de la crise économique et bancaire, les investisseurs à haut profil voulaient retirer le maximum d'argent pour l'investir dans de l'immobilier, acheter des voitures ou même des œuvres d'art. L'art s'est ainsi révélé un placement attractif en temps de crise. Mais, contrairement aux autres investissements, les tableaux sont difficiles à revendre pour de la liquidité. Leur valeur est plutôt sentimentale et émotionnelle. Une sorte de relation avec l'artiste se crée : après l'achat, la toile sera accrochée avec fierté sur le mur d'une maison où elle pourra être appréciée chaque jour, et pour une longue durée.

En fait, les collectionneurs achètent des tableaux véritablement par passion. Mais aujourd'hui, cet investissement constituerait un placement sûr pour son argent », reconnaît le galeriste Saleh Barakat. La diaspora libanaise joue un rôle très important, puisqu'elle constitue une grande partie des acheteurs d'œuvres d'art libanaises. Mais même cela a diminué avec l'éclatement d'une crise politique, économique et sociale dans le pays....

Lors de son intervention, M. Barakat a soulevé les problèmes que les instances artistiques affrontent, notamment *Beirut Art Fair* (BAF). C'est la foire libanaise d'art contemporain, un événement artistique annuel qui regroupe des galeries d'art nationales et internationales, et qui fêtait en 2019 son dixième anniversaire. Pour 2020, on ne sait pas encore si la foire aura lieu en septembre comme prévu : la direction de la BAF craint qu'il soit difficile de payer les galeries d'art étrangères en raison des restrictions bancaires sur les capitaux locaux. Aujourd'hui encore plus qu'avant, les artistes libanais se trouvent obligés de quitter le pays vers les pays du Golfe ou les pays européens, où ils peuvent au moins espérer recevoir le soutien de leur pays d'accueil.

Aujourd'hui, certains galeristes ont mis à l'honneur des œuvres d'art créées pendant la contestation populaire de ces derniers mois, notamment la galerie Janine Rubeiz. Dans la révolte du peuple, l'art se révèle comme un moyen intellectuel et pacifique d'expression pour les citoyens, et aujourd'hui pour la jeunesse libanaise. Il est un moyen de laisser transparaître au monde un Liban résolu, de manière créative, réduisant aussi la violence. L'art est un catalyseur de liberté et de paix, il est un appel à la médiation entre le monde de la protestation, et le monde extérieur.

Voir aussi « L'art, un placement attractif en temps de crise ? », dans *Le Commerce du Levant* <https://www.lecommercelevant.com/article/29520-lart-un-placement-attractif-en-temps-de-crise->

L'ÉDIFICE ROSÉ

Par Sarah-Maria Matta, étudiante en BBA05

La Villa Rose... L'origine de cette appellation reste mystérieuse. Selon certains, Josette Blanc, épouse de l'ambassadeur Paul Blanc, l'aurait baptisée ainsi, mais ce dernier a démenti cette affirmation. Peut-être la couleur des murs à une certaine époque explique-t-elle plus simplement cette appellation ?¹

Son histoire...

La Villa Rose, autrefois appelée Villa Portalis, est habitée jusqu'en 1930 par les descendants de deux frères français, Nicolas et Fortuné Portalis, fils de Jean Portalis. En 1930, La Villa est vendue par les deux frères au Service de Santé de l'Armée du Levant, pour agrandir l'Hôpital militaire français installé depuis 1918 dans les locaux de l'ancien Hôpital protestant allemand de l'Ordre de Saint-Jean, et mitoyen de la Villa rose. De 1930 à 1945, la Villa Rose sert à loger des médecins de l'Hôpital militaire français.

En 1946, l'hôpital militaire et la Villa rose hébergent les services de l'Ambassade de France au Liban. La Villa rose sert de logement à des diplomates de 1946 à la guerre civile libanaise (1975-1990). Pendant le déroulement de celle-ci, l'ensemble de ces locaux reste sous souveraineté française, même si les différents services français partent progressivement s'installer dans des sites moins exposés.

De la fin de la guerre civile à 1996, ces bâtiments, tous propriété de l'Etat français, restent gardiennés, mais inoccupés. En 1996, l'ESA commence à fonctionner dans l'ensemble des bâtiments, dont la Villa rose.²

Son architecture...

En arrivant sur les 33,448 m² du domaine de l'ESA³, un édifice rosé apparaît. Façade élégante, moulures, arcades, colonnes, poutres cylindriques... Un bâtiment à l'allure classique, mais toutefois empreint de modernité. C'est un bâtiment qui s'inscrit dans une certaine sérénité du lieu, de par ses ouvertures qui permettent d'y faire entrer la lumière naturelle, et un rose pastel qui renvoie sobriété et cachet. Avec un petit escalier d'accès au centre, l'harmonie du bâtiment se noue avec son environnement : une harmonie tant fonctionnelle que formelle par sa structure, son gabarit, et finalement, sa simpli-

¹Extrait de l'ouvrage « La Chronique de la colline aux quatre vies », de Jean Paul Eyrard.

² Remerciements à Madame Claude Abou Chedid, responsable de départements académiques à l'ESA (BBA et MIM), ainsi qu'à l'écrivain Monsieur Jean Paul Eyrard, pour ces informations.

³ Extrait de l'ouvrage « La Chronique de la colline aux quatre vies », de Jean Paul Eyrard.

CULTURE / DIVERS

QUAND LES ÉTUDIANTS S'ENGAGENT

Par Céline Kozma et Dea Baladi, étudiantes en BBA05

Vous êtes à l'ESA où s'ajoute, à l'excellence académique, une grande ouverture d'esprit, doublée de qualités entrepreneuriales. Voici un petit aperçu des clubs de l'ESA.



Le club de Journalisme a pour but de publier l'ESArticle, un journal mensuel au cœur de la vie active et de la vie étudiante de l'ESA.

Fondateurs : Sarah-Maria Matta et Pierre Turk (BBA05)



Pour les fans de jeux de ballons, ce sont aussi des étudiants de première année qui ont mis à disposition de tous les clubs de Football et de Basketball. Ces clubs ayant pour but de populariser la pratique de ces sports auprès des étudiants et même d'organiser des matchs et des tournois.

Fondateurs : Mathieu Abi Khalil (Football) et Julien Baghdadi (Basketball) (BBA05)



Il est aussi possible d'intégrer d'autres clubs sportifs à l'ESA : d'abord, le club de Ski qui permet à ses membres de profiter au maximum de la saison d'hiver en essayant de faciliter la location de matériel et la planification de sorties ; ensuite, le club d'Escrime ouvert à tous, donne l'opportunité de pratiquer ce sport rare et ce, grâce à l'entraîneur de l'ESA.

Fondateurs : Pierre Turk et Anthony Abi Rached (Ski)-(BBA05) et Diane Limousin (Escrime)-(Administration)



Côté carrière, pour les personnes intéressées par le consulting, 2 clubs ont été fondés.

Le premier, le club 180 Degrees Consulting, est une branche de ce grand groupe de consulting connu mondialement et qui propose un service gratuit aux ONG au sein du pays. Ce club compte ainsi nourrir l'expérience de ses membres à l'aide de projets, d'ateliers, de cours interactifs afin de les guider du mieux possible.

Le second est l'ECC (Esa Consulting Club) qui permettra aux élèves passionnés par ce domaine de développer les compétences nécessaires pour briller et ce grâce à des interventions et des interactions avec des consultants de différents types d'entreprises.

Fondateurs : Joe Tabet (président) et Mahdi Hoballah (Vice-président) (180 Degrees Consulting) / Alain Charabati, Elie Lakkis et Nadira Nachar (ECC)-(BBA01)



En ce qui concerne la musique, le club de musique est un moyen pour les étudiants de tout âge de s'exprimer, de se défouler, de s'amuser et donc se changer les idées. Il consistera à s'entraîner en groupe (guitariste, pianiste, joueur de batterie, ...) pour jouer dans des événements que l'ESA organisera au cours de l'année. Par exemple, la fête de la musique sera une belle opportunité pour la troupe de montrer ses capacités.

Fondateurs : Dea baladi et Peter Abi Khalil (BBA05).

CULTURE / DIVERS

QUAND LES ÉTUDIANTS S'ENGAGENT

Par Céline Kozma et Dea Baladi, étudiantes en BBA05



D'autre part, le volontariat est présent dans le club nommé "Drop Of Love". En effet, le but principal de ce club est d'organiser des collectes et d'aider les personnes dans le besoin, et cela pour apporter un bien-être social par l'intermédiaire de l'ESA. Ce club recherche des volontaires qui seraient prêts à redonner espoir à ceux qui n'en ont plus et donc avoir un impact positif sur notre société.

Fondateurs : Emmanuelle Zovighian, Tatiana Lahoud et Marina Boutanos (BBA04).



Aux amoureux de la mode et du luxe, le Club Luxe permet de transmettre aux étudiants intéressés par ce domaine, des connaissances sur les marques de luxe et de créer des liens entre les étudiants. Un des buts du club est d'organiser des événements divers afin de favoriser la communication, ainsi que des rencontres entre les étudiants et les entreprises, comme l'évènement de lancement avec l'influenceuse Lana El Sahely en mai 2019. Les événements du club sont ouverts au public.

Fondateurs : Maria Abi Aad et Clara Rayes (BBA04).



L'art est omniprésent dans l'université et il est important de s'y intéresser. En effet, le club d'art regroupe tous les élèves ayant une passion pour l'art, et cela quel que soit le type d'art les intéressant. Le but de ce club est aussi de prouver que l'art se trouve partout, et qu'il peut tout à fait s'intégrer en business, et cela via des ateliers et des rencontres.

Fondateurs : Jana Mhaidly et Clara Rayes (BBA04).



Ce club consiste à aider les étudiants à se forger une personnalité de leader et acquérir des compétences fondamentales dans le domaine de la gestion des entreprises. Il a pour objectif d'organiser des discussions concernant les actualités du Leadership ainsi que les qualités à avoir en tant que leader. Ces réunions s'appuieront sur l'intervention de leaders et d'experts pour renforcer le leadership du public.

Fondateur : Mark Rahme (BBA04).



Aussi, le but de l'ESA est en partie de former de futurs entrepreneurs. C'est pourquoi le club d'entrepreneuriat est important pour mieux approfondir la culture entrepreneuriale et l'esprit créatif des étudiants. Pour y parvenir, le club aura donc recours à des entrepreneurs de différents horizons, pour pousser les étudiants à se lancer dans ce domaine.

Fondateur : Majd Nasser (BBA05)

CULTURE

كوني قويّة

بقلم عقيقي لونا



Source : thestar.com, Najwa Zebian, on how poetry helps her define home

بمناسبة عيد المرأة الواقع في ٨ آذار من كلّ سنة، نشرّت الكاتبة اللبنانية-الكنديّة نجوى ذبيان على صفحتها الخاصّة على إنستغرام فيديو تتكلّم فيه عن قوّة المرأة.

من أبرز ما ورد في هذا الفيديو : "يا امرأة، كنتِ دائماً وستظلّين دائماً سلعةً لشخصٍ ما ، خطيئةً لشخصٍ ما، تحدٍ لشخصٍ ما و عاراً على شخصٍ ما. ولكن، أتمنى أن تعرفي أيضاً أنّك دائماً كنتِ وستكونين دائماً روحاً حرةً ، لغزاً جميلاً ، مملكةً ترفض الحكم و نوراً يرفض أن يكون خافتاً. فإيا امرأة ، كوني قويّة، كوني أنتِ ..."

و المقصود أنّ المرأة لا تزال حتّى اليوم تُضطّهد و تُذلّل إن كان في العالم العربي أو في الخارج. ولكن، هذا لا يعني أنّها مُقيّدة و غير نافعة في المجتمع، بل هي عنصر فعّال فيه . فالمرأة كنزٌ ثمينٌ لا يفنى.

إذاً، تحيةً لكلّ امرأةٍ في عيدها!

WASSILY KADINSKY À L'ESA ?

Par Sarah-Maria Matta, étudiante en BBA05

À l'intérieur de la salle de classe attenante aux jardins de l'ESA, une des nombreuses lithographies du campus est signée Wassily Kandinsky.

Artiste considéré comme l'un des plus importants du XXème siècle, il est l'un des premiers peintres de la peinture abstraite, aux côtés notamment de Picasso et de Matisse, ou de Mondrian et de Malevitch.

Fondateur de l'art abstrait, pour lui, « créer une œuvre, c'est créer un monde. La peinture est un art, et l'art, dans son ensemble, n'est pas une vaine création d'objets qui se perdent dans le vide, mais une puissance qui a un but et doit servir à l'évolution et à l'affinement de l'âme humaine. »

Bien que Kandinsky ait été contraint de quitter l'Allemagne en 1933 en raison de pressions politiques, il n'a pas laissé l'atmosphère de désolation qui régnait en Europe transparaître dans ses œuvres.

Malgré le fait qu'il vivait dans une Europe déchirée par la guerre, ses dernières œuvres sont marquées par une palette aux tonalités diversifiées, et des compositions assez simples d'où se dégagent une puissance des couleurs. Rompant avec la rigidité de la géométrie du Bauhaus, il se tourne vers les formes plus douces et plus malléables dans ses peintures et ses aquarelles, utilisées également par des artistes parisiens associés au surréalisme, tels que Jean Arp et Joan Miró. Les peintures tardives et souvent fantaisistes de Kandinsky, ont également été influencées par les compositions ludiques et complexes de son ami et collègue de longue date au Bauhaus, Paul Klee.



Lithographie à l'intérieur d'une salle de classe ; intitulée « Improvisation », c'est une huile sur toile datant de 1914, et exposée à Munich, The Städtische Galerie im Lenbachhaus

CO-FONDATEURS



Sarah-Maria Matta
Rédactrice en chef



Pierre Turk
Coordination

REDACTEURS



Majd Nasser
Journaliste – sections
anglais et français



Olivio Bougosen
Chroniqueur Actualité



Mark Rahme
Chroniqueur Opinion



Luna Akiki
Journaliste – section
arabe



Joseph Darwich
Journaliste – section
français



Daniel Bou Hamdan
Journaliste – section
français



Céline Kozma
Journaliste – section
français



Dea Baladi
Journaliste – section
français



Nour Assi
Journaliste – section
français

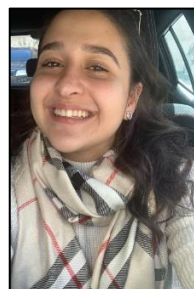


Karen Bachour
Journaliste – section
anglais



Lana Al Amine
Journaliste – section
anglais

MISE EN PAGE



Yasmine Mezher
Maquettiste et graphiste



Omar Anouti
Retoucheur numérique

REMERCIEMENTS

Sabine Habibian
Remerciements à Madame Sabine Habibian, la Responsable des événements à l'ESA, pour son aide dans la parution de l'ESArticle



Tania Hadjithomas Mehanna
Remerciements à notre professeure de Revue de Presse et journaliste pour tous ses conseils

